

Lucrèce, *Dē rērum nātūrā*, livre II, vers 1-14

Suāue, marī magnō turbantibus aequora uentīs,
ē terrā magnum alterius spectāre labōrem,
nōn quia uexārī quemquamst iūcunda uoluptas,
sed quibus ipse malīs careās quia cernere suauest ;
suāue etiam bellī certāmina magna tuērī
per campōs īnstrūcta tuā sine parte perīclī.
Sed nīl dulcius est bene quam mūnīta tenēre
ēdita doctrīnā sapientum templa serēna,
dēspicere unde queās aliōs passimque uidēre
errāre atque uiam pālantīs quaerere uītae,
certāre ingeniō, contendere nōbilitāte,
noctēs atque diēs nītī praestante labōre
ad summās ēmergere opēs rērumque potīrī.
Ō miserās hominum mentēs ! Ō pectora caeca !

*C'est si bon, par gros temps, quand les vents tourbillonnent les vagues,
d'assister, depuis le rivage, aux souffrances des autres !
Ce n'est pas qu'il nous plaise de voir quiconque en détresse
mais c'est bon, de savoir les malheurs auxquels on échappe :
même, c'est bon, d'observer les grandes batailles des guerres
ordonnées dans les plaines, sans prendre soi-même aucun risque !
Et pourtant, rien n'est plus doux que d'être à l'abri, dans le calme
et la sérénité que procure la science des sages,
dans ces lieux élevés d'où l'on voit l'errance des autres
qui, à chercher le chemin de la vie, se dispersent, s'égarant :
ils rivalisent d'esprit, comparent entre eux leur noblesse,
fournissent de gros efforts, la nuit et le jour, et travaillent
pour parvenir aux sommets du pouvoir, aux suprêmes richesses.
Oh les pauvres esprits ! Les cœurs aveugles des hommes !*

Traduction Guillaume Boussard